

JÉRÔME BASTIANELLI

# Georges Bizet

*ACTES SUD* | CLASSICA



*à mon fils Loup*



## AVANT-PROPOS

Pour le biographe, Bizet représente un cas un peu particulier. Durant sa vie hélas trop courte, on ne note rien de très aventureux, à l'exception de son long séjour en Italie en tant que lauréat du prix de Rome et de son enrôlement, en 1870, dans la garde nationale. Mozart et Mendelssohn moururent également avant d'atteindre quarante ans, mais leur existence est riche en événements, en voyages et en rencontres décisives. Rien de tout cela chez Bizet, ou alors si peu. Ce qui fait l'intérêt de son parcours, ce sont plutôt les doutes, les renoncements, pour ne pas dire les compromissions qui le parsèment, jusqu'au chef-d'œuvre final qu'est *Carmen*. On en vient à se demander ce que Bizet aurait été s'il n'avait pas négligé, dans sa jeunesse, ses dons de compositeur pour orchestre, illustrés par la magie de sa *Symphonie en ut*. Ou ce qu'il serait devenu s'il n'avait pas dénigré sa virtuosité pianistique, rare talent qui aurait pu lui ouvrir les portes de toutes les salles de concert et de tous les salons

aristocratiques. Ou encore ce qu'auraient pu être ses succès s'il avait persévéré sur la voie de l'opérette et de "l'art pur et facile", voie qui, à l'instar d'Offenbach, le tenta pendant un temps. Bizet, malgré ses facilités artistiques, passa sa vie à chercher la clé de la réussite, écartant plus ou moins inconsciemment celles que la vie lui tendait. Articulé en quatre chapitres, le portrait que l'on va lire reprend, avant d'analyser l'avènement des chefs-d'œuvre que sont *L'Arlésienne* et *Carmen*, chacune de ces possibilités avortées, classées par genre musical : symphoniste de génie, pianiste virtuose, compositeur lyrique indécis. À chaque étape de ce parcours, on verra apparaître des signes semblant annoncer *Carmen*. Méfions-nous pourtant d'une lecture *a posteriori*, qui ne verrait dans la vie de Bizet qu'un tortueux cheminement vers le chef-d'œuvre. Cherchons-y au contraire les traces de ce qu'auraient été les œuvres géniales qui seraient venues après *Carmen* si Bizet n'était pas mort si tôt.

# I

## ORCHESTRE

Oublions un instant *Carmen* et *L'Arlésienne*. La plus connue des partitions de Georges Bizet devient alors la *Symphonie en ut*, une œuvre qu'il écrivit en un mois de l'automne 1855, avant de l'oublier sans jamais chercher à la faire jouer. À cette époque, Bizet, adolescent, venait d'achever de brillantes études au Conservatoire de Paris, où il avait été admis en 1847 (à titre dérogatoire car il n'avait pas encore l'âge minimum requis, fixé à dix ans). Après avoir obtenu les meilleures récompenses en solfège et en piano, il avait rejoint la classe de contrepoint et de composition de Fromental Halévy, musicien très respecté depuis le succès de son opéra *La Juive*, une vingtaine d'années auparavant. En attendant de pouvoir se présenter au prix de Rome (il obtiendra un second prix en 1856 puis le premier prix l'année suivante, ce qui lui permettra de bénéficier du délicieux séjour à la Villa Médicis traditionnellement attaché à cette récompense), le jeune Bizet consacrait

son temps libre à la composition. En 1854 déjà, il avait publié deux mélodies, *Petite Marguerite* et *La Rose et l'Abeille*, et avait écrit quelques pièces pour piano, dont son opus premier, une *Grande Valse de concert*, ainsi qu'un joli *Nocturne* qui doit beaucoup à Chopin. Avec l'*Ouverture en la* conçue à la même époque (mais créée en 1938 seulement, à l'occasion du centenaire de la naissance du compositeur), la *Symphonie en ut* constitue sa première œuvre orchestrale. Pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître : la partition jouit aujourd'hui d'une grande popularité ; une multitude de chefs d'orchestre l'ont enregistrée, elle figure régulièrement à l'affiche des salles de concert, et les mélomanes avertis reconnaissent immédiatement la délicieuse cantilène que déploie le hautbois dès le début du mouvement lent – certains y voient les prémices de ce goût pour les arabesques qui devait conduire Bizet à privilégier la mise en musique de sujets exotiques.

Il s'en est fallu de peu, cependant, que ce chef-d'œuvre ne restât inconnu. Reniée par son jeune compositeur et abandonnée dans un carton, la partition ne fut créée qu'en 1935, soixante ans après la mort de Bizet, au terme d'une histoire rocambolesque où interviennent un compositeur d'origine vénézuélienne, un musicologue écossais, un chef d'orchestre autrichien et l'un des modèles de Marcel Proust pour le personnage de la duchesse de Guermantes.



Certes, dans l'histoire de la musique, ce n'est pas la seule œuvre à avoir connu une résurrection tardive ; ainsi, par exemple, à la même époque, la redécouverte du *Concerto pour violon* de Schumann se déroula également dans des circonstances épiques. Son dédicataire, le violoniste Joseph Joachim, avait jugé la partition injouable ; son fils la légua à la bibliothèque de Prusse avec interdiction de la publier avant le centième anniversaire de la mort de Schumann. Mais en 1933 la petite-nièce de Joachim, Jelly d'Aranyi, elle-même talentueuse violoniste, déclara avoir reçu du compositeur, au cours de séances de spiritisme, l'autorisation de la jouer sans attendre. Les nazis refusèrent cependant qu'une artiste juive assure cette création, et celle-ci fut finalement confiée à Georg Kulenkampff, le 19 octobre 1933, dans une version passablement révisée par rapport à l'original. Quelles que soient les qualités de cette partition, elle n'allait en rien modifier la perception que l'on avait du génie de Schumann, alors que la création de la *Symphonie* de Bizet apporta au contraire un nouvel éclairage sur l'adolescence du compositeur. Pour preuve, on trouvait au début du xx<sup>e</sup> siècle un biographe, le mari de Colette, Henry Gauthier-Villars, pour juger que Bizet avait certes été un excellent élève mais nullement un artiste précoce. Cette appréciation n'est plus de mise aujourd'hui, même si, en 1982, sous la plume fleurie de Michel Cardoze, on pouvait encore lire ceci : "Eh bien non, Georges Bizet ne

fut pas un enfant prodige, sorte de petit Mozart des élites positivistes et du Conservatoire voltairien.” On serait tenté d’objecter que parmi les œuvres écrites par le Salzbourgeois avant ses dix-sept ans, aucune n’a atteint la popularité de la *Symphonie* de Bizet... L’histoire de la renaissance de cette page de jeunesse témoigne en outre de la relative désinvolture avec laquelle Bizet fut traité au lendemain de sa mort prématurée, en 1875. Elle montre aussi que le compositeur ne se figurait guère le jugement que la postérité porterait sur ses différentes œuvres : il peaufina pendant une dizaine d’années sa seconde symphonie, composée en souvenir de son séjour à Rome, mais celle-ci est loin d’être aussi populaire – et hélas aussi réussie – que son essai d’adolescent, délicieux mélange d’influences bien assimilées.

Si tous les critiques s’accordent à remarquer dans la *Symphonie en ut* des réminiscences de compositeurs ayant précédé Bizet, il n’y en a pas deux qui citent exactement les mêmes noms. Jean Chantavoine, bibliothécaire du Conservatoire de Paris, qui joua un rôle important dans la découverte de l’œuvre, entendait Beethoven dans le second mouvement et Haydn dans le finale. Pour Martin Cooper, biographe américain de Bizet, c’était bien Haydn dans le finale, mais Rossini dans le deuxième mouvement, Mozart et Beethoven dans le premier. Le compositeur Paul Le Flem jugea pour sa part que la partition témoignait de l’attraction exercée par

Rossini sur les jeunes compositeurs du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Paul Stefan, autre biographe, lui donna partiellement raison en 1952 ; selon lui la *Symphonie* dans son ensemble était placée dans l'ombre de "Beethoven, Mendelssohn, Schumann, et par-dessus tout, Rossini", tandis que le mouvement lent lui rappelait Schubert, et le menuet Haydn. Un critique allemand, Ernst Hartmann, estima même, en 1948, que l'œuvre du jeune Bizet empruntait quelques traits à Brahms... alors que le compositeur français était mort depuis un an lorsque son confrère terminait sa première symphonie. Plus récemment, le critique Jacques Longchamp jugeait, à propos de cette pétulante partition, que "malgré son élégance et son agilité qui sentent leur citadin en gants blancs, la musique du Parisien Bizet fait penser à celle de Chabrier l'Auvergnat, et cela annonce *L'Arlésienne*". Enfin, Gilles Thiéblot, dans sa monographie, voit surtout planer sur cette œuvre de jeunesse l'ombre de Beethoven : le premier mouvement tiendrait de l'ouverture de *Fidelio*, le début de l'Adagio rappellerait la *Sonate Waldstein*, le Trio du troisième mouvement pourrait être rapproché des ambiances rustiques de la *Symphonie pastorale* et le finale de celui de la *Symphonie n° 7*. Ces appréciations diverses se rejoignent sur l'essentiel : elles témoignent toutes de la fraîcheur, de l'expressivité, de la légèreté, de l'élan rythmique et de la veine mélodique de la partition. Et plus